



Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Chapter**

Zeitschrift: **Berichte der Schweizerischen Botanischen Gesellschaft = Bulletin de la Société Botanique Suisse**

Band (Jahr): **50A (1940)**

PDF erstellt am: **17.04.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

TCHOUPROFF (Olga). — Russe, née en 1869, a étudié les sciences à l'Université de Genève de 1894 à 1897 et travaillé au Laboratoire de botanique systématique; docteur ès sciences naturelles, 1898.

Source.

Documents B.P.S.G. ¹.

Publications.

1. Quelques notes sur l'anatomie systématique des Acanthacées. *Bull. H. B.*, sér. 1, III, p. 550-560 (1895).
2. Etude sur les causes qui déterminent le fractionnement du bois axial chez *Mendoncia Schomburgkiana* Nees et sur l'origine et le développement des tissus cicatrisants. Genève 1897, 40 p. in-8°, 22 fig. Thèse. *Bull. H. B.*, sér. 1, V.

TEXTOR (ou **TEXIER**, Benoît). — Médecin originaire de Pont-de-Vaux en Bresse, établi d'abord à Mâcon, paraît avoir été le premier soumis à un examen, à son arrivée à Genève en 1543, avant d'être autorisé à pratiquer son art. Textor était le médecin de Calvin et de sa femme; le réformateur l'avait en haute estime et lui dédia son *Commentaire sur la Deuxième Epître aux Thessaloniens*. Malgré de fréquentes absences (à Mâcon, à Neuchâtel), il résida presque constamment à Genève à partir de 1547. Textor est probablement mort hors de Genève avant le 29 novembre 1560, date d'homologation de son testament. Ses écrits, dont l'un souleva l'intervention de l'autorité ecclésiastique, roulent sur des sujets médicaux et théologiques. Cependant, sa première œuvre, qui a établi sa réputation au XVI^e siècle, était un traité de botanique, fondé sur Dioscoride.

Sources.

PRITZEL: *Thesaurus litt. bot.* ed. 2, p. 313 (1872). — L. GAUTIER: *La médecine à Genève jusqu'à la fin du XVIII^{me} siècle*, p. 29, 39, 156, 157, 424 et 551 (1906).

Publication.

Stirpium differentiae ex *Dioscoride* secundum locos communes, opus ad ipsarum plantarum cognitionem admodum conducibiles. Parisiis 1534, 103 fol. in-12. Ap. Simon Colines. — Réimprimé: Venetiis, in officina Divi Bernardini, in-12, 1537. — Impr. cum Hieronymi Tragi de stirpium nomenclaturis. Argentinae, excudebat Wendelinus Rihelius, 1552, in-4°, p. 1128-1200.

THEOBALD (Gottfried-Ludwig). — Né à Allendorf près de Hanau, le 21 décembre 1810, fils du pasteur et métropolitain Adam Theobald, allemand de naissance, puis bourgeois de Scans (Grisons) le 30 mai 1864, et citoyen grison le 14 juin de la même année, le naturaliste remarquable-

¹ Nous ne disposons pas d'autres données biographiques sur cet auteur.

ment doué, qui a rendu son nom célèbre par de nombreux travaux en géographie, géologie, botanique, météorologie etc., a eu une existence assez agitée dans sa jeunesse. Il reçut sa première instruction à Allendorf, à Röthenbach et à Höchstädt sous la direction de son père, puis entra au Gymnase de Hanau en 1824, où il eut pour camarade le futur naturaliste neuchâtelois E. Desor. En 1827, muni du diplôme de maturité, il se rendit à l'Université de Marbourg pour y étudier la théologie, y resta deux ans, puis continua à Halle. Ses études achevées, il rentra à Hanau où il se livra à l'enseignement et devint pasteur auxiliaire. Mais sa vocation était ailleurs et dès cette époque il cultivait les sciences naturelles avec acharnement. La ville de Hanau possédait en ce temps-là une colonie protestante wallonne qui avait conservé l'usage du français. Un des membres de cette colonie, Roediger, s'était établi à Genève et y avait ouvert un pensionnat de jeunes gens. C'est par l'intermédiaire de Roediger que quelques familles protestantes du Midi de la France, qui cherchaient un maître d'allemand, firent venir Theobald à Montpellier (juin 1839). Theobald y resta quatre ans, donnant ponctuellement ses leçons et consacrant les trois jours de liberté dont il disposait dans la semaine, à parcourir en tous sens les environs de Montpellier, de Cette et d'Aigues-Mortes, la Camargue, la Montagne Noire, poussant parfois jusqu'aux montagnes du Dauphiné, de la Provence et des Pyrénées orientales. Tout attirait son attention et, bien que beaucoup de ses observations soient restées inédites, il a pourtant publié plus tard dans les *Neue Jahrbücher* de Leonhard et Bronn des fragments géologiques (1843), un article sur les volcans du Vivarais (1847), puis, dans le *Bulletin de la Wetterauische Gesellschaft*, un mémoire sur les dunes (1843-44) et un autre sur les lagunes (1855-56) du littoral du Languedoc. En même temps, il récoltait des plantes vasculaires, faisait une belle collection d'Algues et une autre de Lichens. Cette dernière a été travaillée par Hepp et a fourni une foule de choses intéressantes (entre autres une nouvelle espèce, *Biatora aggregata* Hepp, découverte par Theobald près de Montpellier). Les années de Montpellier ont été parmi les plus belles de sa vie; il sut gagner l'affection de ses anciens élèves, lesquels en ont donné, encore après la mort de Theobald, les preuves les plus touchantes.

Appelé en 1843 à Hanau, en qualité de maître d'histoire naturelle et de géographie à l'Ecole réale, Theobald regagna l'Allemagne en octobre. A côté de son enseignement, il continua à travailler et à publier beaucoup en géologie et en botanique, remplaçant une fois pendant une année entière, dans le pastorat, son père malade. C'est ainsi que s'écoula le temps jusqu'à l'année 1848. Esprit ouvert et enthousiaste, épris de libéralisme, totalement réfractaire au caporalisme, il devait fatalement être entraîné par les événements politiques. Elu au Volksrath en avril 1848, puis député de Hanau au Landtag de Kurhessen (5 juin 1849), il siégea à Cassel parmi les adversaires irréductibles du ministère réactionnaire de Has-

senpflug. Les conséquences ne se firent pas attendre: Theobald fut privé de son enseignement, des trois quarts de son traitement et mis en disponibilité. Il demanda un congé, mais n'obtenant pas de réponse et ayant tout à craindre, il quitta Hanau le 14 juin 1850 pour n'y plus jamais revenir.

Theobald s'était lié, au sein de la colonie wallonne de Hanau, avec deux familles qui avaient à Genève un de leurs membres, dont l'un, Georges Péliissier, était devenu médecin, tandis que l'autre, Roediger, déjà mentionné, dirigeait une institution de jeunes gens. C'est sur le conseil de ces amis qu'il vint à Genève. Pendant ce temps, une enquête pour cause de « fuite arbitraire hors du pays » avait été ouverte à Hanau contre lui. Le tribunal disciplinaire destitua Theobald en le condamnant aux frais du procès: jugement sans portée puisque l'intéressé était désormais en sûreté dans un pays libre. Theobald entra comme maître d'histoire naturelle à l'Institut Roediger à Châtelaine et, par l'intermédiaire de ses amis J. Haltenhoff, Péliissier et Karl Vogt (un autre échappé d'Allemagne), se mit en relations avec les naturalistes de Genève, devint un membre zélé de la Société Hallérienne et de la Section des sciences naturelles de l'Institut genevois. Il reprit les études algologiques, abandonnées à Genève depuis l'époque où Vaucher étudiait les Conferves, et aida Vogt dans ses recherches géologiques sur le Mt Salève. Malheureusement, des amis bien intentionnés eurent l'idée de le pousser aux fonctions de pasteur de la paroisse protestante allemande de Genève. Or, Theobald, naturaliste de valeur, n'avait rien de ce qui fait l'ecclésiastique de vocation; de plus, ses idées théologiques fortement empreintes de rationalisme, étaient en contradiction manifeste avec celles, conservatrices, de sa communauté. Il en résulta une situation fâcheuse qui se prolongea pendant quatre ans.

Le 17 mars 1854, le Département de l'Instruction publique du Canton des Grisons, sur la recommandation de Vogt et Tourte à Genève, et aussi d'un inspecteur de Hanau, G.-W. Roeder, qui avait toujours reconnu son mérite — appela Theobald à Coire en qualité de maître d'histoire naturelle à l'Ecole cantonale. Ce fut pour lui la terre promise. A côté d'un enseignement fécond, Theobald se fit l'historiographe du canton des Grisons et des régions voisines de la Valteline, publiant successivement une foule de mémoires et de livres capitaux aux points de vue géographique, météorologique et géologique, importants aussi pour la connaissance du monde végétal, surtout cryptogamique, de ces régions. Les distinctions, venant d'une foule de sociétés, ne lui manquèrent pas. Il fut appelé deux fois à enseigner à Munich d'abord, puis à Francfort, mais les expériences de sa jeunesse n'étaient pas faites pour l'engager à quitter sa patrie d'adoption, à laquelle il voulut rester fidèle. Il était devenu membre correspondant de l'Institut national genevois, section des sciences naturelles et mathématiques; il faisait partie de la Société

helvétique des sciences naturelles depuis 1856; il était membre fondateur du Club alpin suisse et en a été le vice-président central en 1865. Theobald est mort à Coire le 15 septembre 1869.

Les collections de Theobald sont au Musée cantonal de Coire, mais un très grand nombre de doubles de ses récoltes se trouvent dans l'Herbier Delessert au Conservatoire botanique de Genève, où elles sont arrivées par le canal du docteur Fauconnet.

Sources.

H. SZADROWSKY: Gottfried Ludwig Theobald. Ein Lebensbild. *Jahresbericht naturf. Gesellsch. Graubündens*, neue Folge, XV, p. 85-135 (1870). — ASCHERSON et GRAEBNER: *Synopsis der mitteleurop. Flora* III, p. 86 (1905). — Lettre de M. le prof. Tarnuzzer (Coire) du 5 avril 1917.

Dédicaces.

Spirogyra Theobaldi Kützing *Sp. Alg.* p. 438 (1849), Algue découverte par Theobald près de Hanau, puis retrouvée par lui aux environs de Genève; *Actinopelte Theobaldi* Stitzenb. in *Flora* t. XLIV, p. 1-5, tab. I (1861), nouveau genre monotype de Lichens découvert par Theobald à Lurli-Bad, Coire; *Catillaria Theobaldi* Krempelh. in Koerber *Parerg. lichenol.*, p. 197 (1865), Lichen découvert par Theobald à Urdenalp, Grisons; *Didymodon Theobaldii* W. Pfeff. in *Jahresb. naturf. Ges. Graub.* Neue Folge, XIII, p. 83 (1868), Muscinée découverte par Theobald au Rheinwaldgletscher.

Publications¹.

1. [Avec J. H. CASSEBEER]. *Flora der Wetterau*. Hanau 1847-49, 160 p. in-8°. König éd. — Comprend seulement les livraisons 1 et 2; cet ouvrage est resté inachevé.
2. Verzeichniss der Wetterauischen Algen. *Jahresb. Wett. Gesellsch.*, ann. 1851-53, p. 141-163.
3. L'*Helminthia echioides* à Genève. *Bull. Inst. nat. Gen.* t. I, p. 31 (1853).
4. L'influence de la végétation sur la formation des terrains dans l'époque actuelle. *Ibidem*, p. 31 et 32 (1853).
5. [Avec Rudolph LUDWIG]. Ueber die Mitwirkung der Pflanzen bei der Ablagerung des kohlensauren Kalkes. POGGENDORFF. *Ann.* t. LXXXVII, p. 91-107 et 143-144 (1853).
6. [Indications diverses relatives à la flore genevoise]. *Acer monspessulanum* L., *Cardamine Impatiens* L., *Aconitum lycoctonum* L., *Viola mirabilis* L., *Veronica urticaefolia* L. *Asarum europaeum* L., *Erythronium dens canis* L., *Lemna polyrrhiza* L. et *trisolca* L. *Bull. Soc. Hallér.* II, p. 39 et 40 (1854).

¹ La liste des publications de Theobald donnée par Killias dans la biographie de Szadrowsky est, au moins en ce qui concerne la botanique, à la fois inexacte et incomplète. Autant que nous avons pu voir, sans un examen très approfondi, il en est de même pour les autres branches. La rédaction d'une bibliographie complète et exacte de tous les écrits de Theobald représenterait un travail long et assez difficile.

7. Observations sur les Zygnémées. *Ibidem*, II, p. 64-68 (1854).
8. Algues des environs de Genève. *Ibidem*, II, p. 68-76 (1854).
9. Lettre sur la Neige noire. *Bull. Inst. nat. Gen.* t. II, p. 293 et 294 (1855).
10. L'influence de la végétation sur la formation des roches modernes. *Ibidem*, t. IV, p. 5-27 (1855).
11. Beiträge zur Rhätischen Flora: Bündner Flechten. *Jahresber. naturf. Gesellsch. Graub.* Neue Folge III, p. 102-165 (1858).
12. Die Flechten der Wetterau. *Wett. Gesellsch., Festgabe* 1858, p. 313-390.
13. Beiträge zur Bündnerischen Cryptogamenflora: I. Bündner Flechten. I. Nachtrag (von E. Killias). *Jahresb. naturf. Gesellsch. Graub.* Neue Folge, V, p. 80 (1860).
14. Essbare und schädliche Schwämme Graubündens. *Bündner Monatsblatt* ann. 1861, p. 3-9 et 17-24.
15. Einiges über die Pflanzen der Alpenweiden. *Ibidem*, ann. 1863, p. 191-199.
16. Beiträge zur Bündnerischen Cryptogamenflora: I. Bündner Flechten. II. Nachtrag. *Jahresb. naturf. Gesellsch. Graub.* Neue Folge, VI, p. 245-249 (1861).
17. Beiträge zur Bündnerischen Cryptogamenflora: I. Bündner Flechten. III. Nachtrag. *Ibidem*, XI, p. 168-171 (1866).
18. Der Pflanzenwuchs des Hochgebirgs im Kampfe mit Gletschern und Firnschnee. *Jahrb. des Schw. Alpen-Clubs* IV (1868). — Traduit en français dans: *Annuaire du Club alpin suisse* IV, p. 461-486 (1868).
19. Leitfaden der Naturgeschichte für höhere Schulen und zum Selbstunterricht, mit besonderer Berücksichtigung des Alpenlandes. Chur 1863-1865, 3 vol. in-8°. Hitz édit. — I (Zool.): 298 p. (1864); II (Bot.): 286 p.; III (Mineral.): 263 p. — Ed. 2, 2 vol. in-8°. Frauenfeld 1869. Huber éd. I (Zool.): 305 p.; II (Bot.): 290 p. — Dans les deux éditions, gravures sur bois (Xylogr. Anstalt Buri und Becker, Bern).

THURY (Jean-Marc-Antoine). — Fils du colonel vaudois Thury, de Nyon, naquit à Nyon (Vaud) le 18 avril 1822, se révéla dès ses premières années comme un enfant remarquablement doué et singulièrement précoce. A 13 ans, il avait terminé son collège et venait poursuivre ses études au Gymnase de Genève (1835); et à 16 ans, il enseignait déjà au Collège d'Aubonne (1837-1840). Après un court séjour à l'Université de Strasbourg (juin-octobre 1840), il devint « régent » régulier au Collège de Nyon (1840-1844), puis il passa à l'Ecole normale de Lausanne et enseigna à l'ancienne Académie de cette ville (1844), en compagnie d'Alexandre Vinet, Ch. Secrétan, Juste Olivier et Wartmann, où il succéda au botaniste Edouard Chavannes. Il quitta Lausanne en 1845, lors de la démission collective des professeurs de l'Académie, pour essayer de créer à Neuchâtel une sorte d'enseignement supérieur libre. Cette tentative, au cours de laquelle Thury rencontra de grandes difficultés dues à la situation politique du pays — il fallait ménager les antipathies réciproques et l'exclusivisme des royalistes et des républi-

cains — n'eut aucun succès. Il revint à Nyon et c'est de là qu'il commença à donner des leçons à Genève, au Cours supérieur des demoiselles, dirigé par le pasteur Guillermet, dans l'institution d'Alphonse Briquet, et ailleurs encore.

Le départ ou la démission de plusieurs professeurs venait de laisser à l'Académie de Genève des lacunes difficiles à combler. Les leçons d'histoire naturelle professées par Thury à Genève, dans les institutions libres mentionnées plus haut, attirèrent sur lui l'attention. Il fut chargé de l'enseignement botanique à la Faculté des sciences, laissé vacant par la démission d'Alphonse de Candolle, d'abord à titre temporaire (1851), puis à titre définitif (23 juin 1854). Ce n'est qu'en 1871 et 1876 que s'organisa une chaire de botanique médicale et systématique, détachée de la chaire de botanique générale et confiée au professeur Jean Müller. Entre temps (1872), Thury avait organisé à l'Université un petit laboratoire de botanique générale dans lequel il s'ingéniait à combiner des instruments destinés aux expériences de physiologie végétale, et d'où sont sortis divers travaux réunis en un *Bulletin* publié de 1896 à 1899. Thury prit sa retraite en 1900 et fut à cette occasion nommé professeur honoraire par le Conseil d'Etat de Genève.

Thury était aussi devenu professeur d'histoire naturelle à l'Ecole secondaire et supérieure des jeunes filles, presque dès les débuts de cet établissement scolaire. Il mena de front l'enseignement universitaire et l'enseignement secondaire qu'il résigna seulement en 1900, de sorte que la presque totalité de la jeunesse de Genève, tant masculine que féminine, a, pendant près d'un demi siècle, passé entre ses mains.

Familier et simple dans sa façon de s'exprimer, Thury se laissait facilement entraîner par sa pensée, toujours profonde et visant aux aperçus généraux dont de jeunes auditeurs avaient parfois de la peine à suivre tous les détours. D'ailleurs, son extrême sincérité l'amenait à traiter volontiers ses sujets d'une façon complète, comme s'il s'était agi de rédiger l'introduction d'une monographie, avec un historique développé, en donnant les mêmes détails sur les phénomènes intéressants, comme sur ceux qui le sont moins. Il en résultait, pour les débutants, une certaine aridité dans l'exposé. En revanche les esprits curieux d'aperçus philosophiques ingénieux et les amateurs de données historiques exactes, surtout celles relatives aux travaux des anciens naturalistes genevois, trouvaient ample moisson à faire dans ses cours.

Les travaux botaniques de Thury comprennent deux séries principales de publications.

Une première série se rapporte à divers sujets spéciaux. Elle débute en 1853 par la note sur une monstruosité de *Pelargonium*, suivie de plusieurs autres remontant aux premières années de son enseignement. L'attention de Thury se portait principalement sur les questions d'organogénie, mises alors au premier plan des préoccupations des botanistes

de l'époque par les travaux de Payer. C'est à cette catégorie qu'appartiennent les recherches sur le développement de la feuille, sur la naissance des stipules et le mémoire sur l'anthogénie de l'Hémérocalle fauve qui, après avoir été critiqué par Eichler, a été dans la suite remis plus favorablement en lumière par K. Schumann. Plusieurs travaux entrepris alors n'ont pas été achevés, d'autres ont été publiés seulement beaucoup plus tard, la grande modestie de l'auteur le faisant reculer devant une publication prématurée, telles ses observations sur la fleur des Passiflores, parues en 1897, avec de belles analyses dessinées par l'auteur. Thury, en effet, dessinait admirablement et a fait bénéficier de son talent plusieurs botanistes. C'est lui qui a dessiné les planches des mémoires de Choisy sur les Guttifères de l'Inde, ainsi que sur les Ternstroemiacees et Camelliacees (où Thury figure une Ebénacée nouvelle sous le nom de *Prinos laurinus* Thury). Il a fourni divers autres dessins aux publications d'Edmond Boissier. — Plusieurs de ses notes se rapportent à des questions spéciales de physiologie ou à des instruments qu'il avait combinés en vue de l'expérimentation physiologique.

Une deuxième série de publications a eu un retentissement beaucoup plus grand; ce sont celles qui se rapportent aux questions générales de l'origine des espèces et de la production artificielle des sexes, à l'existence de forces spéciales aux êtres vivants, d'autres encore. Ces travaux mettent bien en évidence l'universalité de l'esprit de Thury, qui s'attaquait à tous les problèmes.

Au surplus, l'œuvre de Thury déborde de toute part le champ non seulement de la botanique, mais encore de la biologie: physicien, mécanicien, mathématicien, astronome, philosophe, sociologue et même théologien, il a touché à un très grand nombre de branches du savoir humain. Nous devons pour toute cette partie — la plus considérable — de l'œuvre de Thury, renvoyer à ses biographes. Rappelons seulement que si Thury n'a pas donné comme botaniste ce que l'on aurait pu attendre de son intelligence et de sa puissance de travail, c'est que les émoluments attachés à son enseignement, mis en regard des exigences de l'éducation d'une très nombreuse famille, l'ont obligé d'orienter ailleurs son activité. Il avait, en effet, épousé, à vingt ans, sa cousine, Emilie Boisot, et l'on sait que ses enfants lui ont fait honneur en se distinguant dans l'enseignement, la carrière militaire, les industries électriques ou mécaniques, etc. Or, déjà à l'époque où Thury enseignait à Aubonne, il avait fabriqué lui-même, pour son usage personnel, un télescope. C'était la manifestation précoce de l'extraordinaire habileté qu'il avait pour la combinaison d'instruments rationnels en vue d'expériences définies, combinaison dont tous les détails étaient soumis à un calcul minutieux. En 1860, il créait, à Plainpalais (Genève) un atelier pour la construction d'instruments de précision. Dès 1862, cet atelier servait de point de départ à l'importante Société genevoise pour la construction

des instruments de physique, fondée avec De la Rive, L. Soret et Ad. Perrot. Thury devint ingénieur-conseil de la Société, à laquelle il consacra, pendant quarante-trois ans, le meilleur de son temps et de ses forces. Nombreux sont les instruments, d'intérêt purement scientifique ou d'application à l'industrie horlogère, qu'il a inventés ou perfectionnés et construits.

Thury s'était rattaché à la Société Hallérienne dès sa fondation; il en devint le trésorier en 1856. Il devint membre ordinaire de la Société de physique et d'histoire naturelle en 1854; membre de la Section des sciences naturelles et mathématiques de l'Institut genevois dès sa fondation; membre de la Société helvétique des sciences naturelles vers 1854; il fut élu membre honoraire de la Société botanique de Genève lors de sa fondation en 1877. Thury a ainsi été mêlé intimement à la vie intellectuelle de Genève pendant cinquante ans. Ses rapports avec la science allemande et la science anglaise ont été très faibles, car il ne savait ni l'allemand, ni l'anglais et le regrettait. En revanche, il avait eu dans sa jeunesse de nombreux rapports avec le monde scientifique français. Il avait connu personnellement Claude Bernard; au cours d'un séjour fait à Paris en 1855, où il s'était rendu muni de lettres d'introduction de F.-J. Pictet et de Daniel Colladon, il avait fréquenté les laboratoires de Pasteur et de Milne Edwards.

Serviable et généreux toutes les fois que l'on faisait appel à son cœur, infiniment bon et dévoué pour les élèves qui travaillaient avec lui et qui avaient recours à son inépuisable obligeance, s'emballant parfois pour s'apaiser vite et pardonner plus vite encore, d'une extrême délicatesse et d'une bonhomie de l'ancien temps dans ses rapports avec les autres, absolument désintéressé, telle a été la personne morale de Marc Thury. Les habitudes et l'extérieur de l'homme étaient originaux. De taille moyenne, la chevelure abondante, avec une barbe de patriarche, chargé d'une sacoche pleine de livres, de documents, de matériaux de démonstration pour ses leçons, et sous le poids de laquelle il semblait plier dans les dernières années, il marchait d'un pas rapide, absorbé en lui-même. Venait-on à l'arrêter, il quittait instantanément l'objet de ses réflexions et ses bons yeux bleus s'animaient pour entrer en relation avec son interlocuteur. — Sobre et dur pour lui-même, Thury avait joui au cours de sa longue carrière, à part quelques accès de rhumatisme, d'une excellente santé. Pendant les dernières années de sa vie, il souffrait d'une maladie de cœur à laquelle il a succombé le 17 janvier 1905 dans sa 83^{me} année: il est mort au milieu de la nuit, subitement, alors qu'il travaillait à un calcul nécessité par la construction d'un nouvel instrument.

Sources.

Journal de Genève du 19 janvier 1905 (J. Briquet) et du 26 janvier 1905 (Philippe Monnier). — *Journal suisse d'horlogerie* XXIX, p. 267-272 (1905,

sous la signature Y.). — *Le Genevois* du 20 janvier 1905 (R. Chodat). — *Gazette de Lausanne* du 2 février 1905 (R. Chodat). — J. BRIQUET: Jean-Marc-Antoine Thury. Genève 1905, 23 p. in-8°, portrait. *Arch.*, pér. 4, XXI. — J. BRIQUET: Marc Thury, 1822-1905. *Actes LXXXVIII*, p. cxvii-cxxix, portrait (1905). — J. BRIQUET: Marc Thury. *Mém. soc. phys. et hist. nat. Gen.* XXXV, p. 132-136 (1906). — Lucien DE CANDOLLE: Marc Thury. *Soc. des arts de Genève*, comptes rendus de l'exercice 1904, p. 485-492 (1905). — E. YUNG: Marc Thury, le savant et son œuvre. Genève 1906, 70 p. in-8°, portrait. *Bull. Inst. Gen.* XXXVII.

Publications.

1. Des unités dans les sciences naturelles et spécialement dans la botanique. 1^{re} partie. Question des unités en général. *Bibl. univers.* t. LIX, p. 205-213 (1845).
2. Dissertation sur la nature du lien des faunes paléontologiques successives avec l'indication d'une nouvelle hypothèse sur ce sujet. *Arch.* XVII, p. 185-195 (1851).
3. Sur une monstruosité de *Pelargonium*, où la fleur se rapproche par tous ses caractères, des genres *Geranium* et *Erodium*. *Bull. soc. Hallér.* II, p. 52 et 53 (1853).
4. Analyse d'un mémoire de M. Tulasne sur l'ergot du Seigle. *Ibidem*, II, p. 53-64 (1853).
5. Considérations générales sur la physiologie des plantes. Genève 1853, 15 p. in-8°, impr. Carey.
6. Recherches sur le développement de la feuille, précédées de considérations sur l'histoire de l'organographie végétale. *Bull. Inst. Gen.* I, p. 25-31 (1853).
7. Les racines des plantes peuvent-elles absorber l'eau du sol sous forme de vapeur ? *Ibidem*, I, p. 106-108 (1853).
8. Sur la naissance des stipules dans les Phyllodendrons. *Ibidem*, I, p. 108 (1853).
9. Qu'est-ce que l'espèce en botanique ? *Ibidem*, I, p. 207-223 (1853).
10. Observations sur l'anthogénie de l'Hémérocalle fauve. *Mém. soc. phys. et hist. nat. Gen.* XIV, p. 187-200 (1855).
11. *Prinos laurinus* Thury sp. nov. in Choisy. *Mémoire sur les familles des Ternstroemiacees et Camelliacees*, p. 44, tab. III (1855).
12. Notes, dessins et analyses communiqués à la Société Hallérienne. *Bull. soc. Hallér.* IV, p. 97 (1856). — Simple mention; l'une de ces notes se rapporte à un champignon nouveau, le *Diderma Anspachii* Thury.
13. Mémoire sur le plan qu'il serait le plus convenable de choisir pour la composition d'une nouvelle flore de la Suisse. *Bull. Inst. Gen.* IV, p. 28-62 (1856).
14. Considérations sur l'histoire de l'organogénie végétale et sur la place de cette étude dans la botanique actuelle. *Arch.* XXXI, p. 229-238 (1856).
15. Une hypothèse sur la force vitale. *Arch.*, pér. 2, V, p. 164-166 (1859).
16. Les plantes vertes peuvent transpirer dans l'eau. *Mém. soc. phys. et hist. nat. Gen.* XVI, p. 448 (1862).

17. La séparation de l'aigrette et de l'akène dans la dissémination des Composées. *Ibidem*, XVI, p. 448 (1862).
18. Quelques souvenirs sur les travaux d'histoire naturelle de E. Melly. Genève 1863, 5 p. in-8°, autographié.
19. Mémoire sur la loi de production des sexes chez les plantes, les animaux et l'homme. 1^{re} édition. Genève 1863, 10 p. in-8° (n'a pas été mise en vente). — 2^{me} édition. Genève et Paris 1863, 31 p. in-8°, Cherbuliez libr. (a été traduit en allemand et en suédois). — Résumé rédigé par J.-F. Pictet de la Rive dans les *Arch.*, XVIII, p. 91-98 (1863).
20. Loi de production des sexes. *Cultivateur genevois* ann. 1864, p. 257-259.
21. Remarques sur quelques objections élevées contre la loi de production des sexes. *Arch.*, pér. 2, XIX, p. 223-236 (1864).
22. Une hypothèse sur l'origine des espèces. *Arch.*, pér. 3, VII, p. 113-143 (1882).
23. L'âge actuel des règnes organiques et la théorie de la descendance. *Arch.*, pér. 3, XIX, p. 240-263 (1888).
24. Turbine de laboratoire, pour utiliser la force d'une chute d'eau. *Bull. Labor. Univ. Gen.* I, p. 212 et 213 (1896).
25. Cathétomètre destiné à mesurer directement les trois coordonnées rectangulaires d'un point dans l'espace (pour recherches de précision sur la croissance). *Ibidem*, I, p. 213 et 214 (1896).
26. Appareil général de rotation pour les expériences sur le géotropisme et l'héliotropisme. *Ibidem*, I, p. 227-231, 2 fig. (1896).
27. Observations sur la morphologie et l'organogénie florales des Passiflores. *Bull. H. B.*, sér. 1, V, p. 494-503, 2 pl. (1897). — Reprod.: *Bull. Labor. Univ. Gen.* I, p. 305-314 (1897).
28. Aquariums de laboratoires. *Bull. Labor. Univ. Gen.* I, p. 343-344 (1897).
29. Note sur la périodicité de la croissance dans les racines de Jacinthe. *Ibidem*, I, p. 344-347 (1897).

TIESENHAUSEN (Manfred von). — Autrichien, né à Bozen en 1875, a étudié les sciences à l'Université de Genève en 1907-1908 et travaillé à l'Institut botanique.

Source.

Documents B.P.S.G. ¹.

Publication.

Sur les affinités des Buxacées. *Bull. H. B.*, sér. 2, VIII, p. 522 (1908).

TIMOTHÉE (Joseph), fils de Timothée Moënné-Loccoz (1786-1858), naquit à Brizon en 1823. On lui donna le surnom de Timothée, emprunté au prénom de son père, et c'est sous ce nom qu'il a toujours été connu.

¹ Nous ne possédons pas d'autres renseignements biographiques sur cet auteur.

Le père de Joseph Timothée résidait déjà dans le hameau de Brizon, si pittoresquement situé au-dessus de la vallée de l'Arve, non loin de Bonneville. A l'âge de 14 ans, desdendant un jour à Thuet, il fit la rencontre d'un naturaliste genevois: Wallner, de Plainpalais. Celui-ci lui demanda de le conduire à la montagne et de le mener sur les pâturages non encore fauchés pour y chasser des papillons. Timothée accepta et, chemin faisant, son compagnon lui conseilla d'employer ses loisirs à porter à Genève des plantes alpines fraîches, lui donnant l'indication des personnes qui seraient sans doute disposées à les lui acheter. Le conseil de Wallner fut suivi et, peu après, Timothée venait offrir ses premières récoltes au professeur Aug-Pyramus de Candolle, au professeur Colladon et au docteur Peschier.

Ces savants accueillirent Timothée avec bienveillance: «non parce que les plantes étaient jolies, mais plutôt pour l'encourager». En effet, parti de bonne heure de Brizon et ayant effectué le long trajet de Bonneville à Genève (environ 25 kilomètres) à pied, l'ardeur du soleil avait singulièrement détérioré sa marchandise. On lui expliqua comment il fallait emballer les plantes dans la mousse pour les tenir au frais; on le renseigna sur les espèces intéressantes et la manière de les récolter. Dès lors, Timothée Moëgne-Loccoz employa régulièrement ses heures de loisir à chasser des plantes rares pour les botanistes et des plantes officinales pour les pharmaciens de Genève.

Son fils Joseph commença de bonne heure à aider son père dans ses fonctions de guide et de chasseur de plantes. A l'âge de 10 ans, il conduisit son premier touriste, un certain M. Méttert, à la glacière de Brizon. Quelques jours plus tard, Alphonse de Candolle arrivait à Brizon avec ses étudiants dans l'intention de faire une excursion botanique aux Vergys. En l'absence de son père, en course au col du Bonhomme, le jeune Timothée se chargea de conduire l'illustre savant et ses élèves. Il s'en tira à la satisfaction générale.

Quelques années plus tard, G.-F. Reuter, occupé à réunir les matériaux de son *Catalogue de la flore des environs de Genève*, vint habiter pendant quelques jours chez les Moëgne-Loccoz. Il s'intéressa vivement au jeune Joseph, le prit avec lui dans ses excursions au mont Brezon, aux rochers de Leschaux, aux cimes des Vergys, au mont Méry et dans la vallée du Reposoir. Il l'initia à une connaissance plus exacte des plantes alpines et lui apprit à préparer et sécher les échantillons destinés aux herbiers.

Par l'intermédiaire de Reuter, Timothée fournit des plantes alpines à Edmond Boissier pour son jardin de Valleyres et des plantes sèches destinées aux échanges. Peu s'en fallut même une fois que Timothée n'accompagnât Boissier et Reuter en Espagne. Dès lors, la réputation de Timothée commença à s'étendre. Il conduisit Pictet de la Rive et Alphonse Favre dans leurs voyages alpestres sur les montagnes du Faucigny à la recherche de fossiles et acceptait même de diriger les pas des

entomologistes. Timothée, en effet, avait fait la connaissance du docteur Mayor, père, qui lui donna mainte leçon sur la botanique, les fossiles, les papillons et les coléoptères. Quant aux botanistes genevois qui constituèrent l'éphémère Société Hallérienne, tous, à commencer par Alphonse de Candolle, recoururent souvent à sa connaissance des localités que Timothée explorait sans cesse. Citons, parmi ses obligés d'antan, les noms de Dupin, Fauconnet, Michaud, Rapin et Reuter.

Lors de la création des rocailles alpines du Jardin botanique de Genève, Timothée rendit les plus grands services à Reuter, plus tard encore à Müller Arg., en fournissant la plupart des espèces des Alpes de Savoie. Le chasseur de plantes procédait à ce point de vue avec une prudence louable et malheureusement trop rare. Timothée faisait, en effet, en automne des courses parfois pénibles pour semer à nouveau sur place les espèces dont il avait pris des individus et pour assurer ainsi la persistance des plantes rares sur les points mêmes qui fournissent l'ensemble des conditions nécessaires à leur existence. On peut citer Timothée comme le type d'un collecteur actif et en même temps protecteur intelligent de la flore alpine.

Les innombrables excursions de Timothée l'amènèrent à découvrir diverses plantes rares. Il conduisait ensuite Reuter sur place pour les lui montrer et c'est ainsi que la plupart de ses trouvailles passèrent dans le classique *Catalogue* de ce dernier auteur. Cependant, le modeste collecteur n'est cité que rarement par son nom (par exemple pour le *Gentiana asclepiadea*, p. 148), parfois d'une façon impersonnelle (par exemple pour le *Bupleurum ranunculoides*, p. 91).

Après la mort de Reuter, Timothée se borna en général à herboriser dans les localités connues en vue de ses exsiccata, sans élargir son champ d'exploration. Il convient cependant de mentionner la découverte plus tardive qu'il fit du *Dracocephalum Ruyschiana* L. sur les arêtes qui relient la Pointe de Jalouvre à la Pointe Verte (chaîne des Vergys). Cette belle Labiée alpine existe dans les Alpes Lémaniennes et sur un point du massif du Mont-Blanc, et à l'ouest en Tarentaise et en Maurienne. — Pendant les dernières années de sa vie, Timothée avait élargi ses connaissances et rectifié plusieurs erreurs de détermination, grâce aux conseils d'un botaniste savoisien zélé, le Rév. P. Gave, de Contamines-sur-Arve, avec lequel il fit plusieurs excursions.

Les exsiccata de Timothée ont été expédiés par lui à de nombreux amateurs en Allemagne, en Autriche, en Angleterre, en France et en Suisse. Malheureusement, ses étiquettes étaient très défectueuses (presque toujours sans indication exacte de localité et sans signature, de sorte qu'elles ont généralement été supprimées dans les collections qu'il enrichissait. L'Herbier Delessert possède dans sa collection d'Europe une série complète des plantes de Timothée, avec indication d'origine. Un certain nombre d'espèces ont été publiées dans les exsiccata de

Magnier (Flora selecta exsicc.) et de Dörfler (Herbarium europaeum normale). C'est dans cette dernière collection que Timothée fournit à K. Ronniger les matériaux pour une étude détaillée sur les Gentianes hybrides des groupes *lutea* × *purpurea* et *punctata* × *purpurea*.

Timothée, avec ses yeux bleus et sa face glabre et hâlée de montagnard, avait un aspect plutôt sévère, mais cette écorce rude recouvrait un cœur généreux, et ses soins attentifs pour ceux qu'il guidait à la montagne lui gagnaient l'affection de tous. Ses concitoyens l'aimaient et l'estimaient. Il a été pendant près de trente ans conseiller municipal, et plusieurs fois adjoint au maire de sa commune.

Bien qu'âgé de 77 ans, il était toujours actif et valeureux, lorsqu'un accident funeste vint mettre fin à une existence précieuse pour sa famille et ses amis. Le 27 novembre 1900, il dut se rendre à Bonneville pour affaires de famille. Le soir vers 8 heures, revenant chez lui et surpris par la nuit, il s'approcha trop du bord du chemin, glissa sur le flanc de la montagne et tomba dans un couloir au fond duquel se trouve un rocher de 60 mètres de haut. C'est au pied de ce rocher que sa femme et son fils eurent la douleur de trouver son cadavre le lendemain.

Avec Joseph Timothée a disparu une figure originale, familière depuis cinquante ans à tous les botanistes genevois. C'était le représentant savoisien d'une race particulière de montagnards, dont les Thomas, de Bex, ont été longtemps les dignes représentants suisses, race qui devient de plus en plus rare aujourd'hui, et qui unissait à la simplicité de l'agriculteur, la résistance et le coup d'œil du guide, ainsi que la sagacité et l'ardeur du naturaliste.

Timothée a été inhumé dans le petit cimetière du village de Brizon, et tous les habitants tinrent à manifester, par leur présence autour de sa tombe, l'estime et l'affection qu'ils avaient pour lui.

Nous avons pensé que l'histoire du modeste collecteur local, dont nous venons de retracer le rôle, méritait d'être conservée dans la mémoire des botanistes.

Sources.

J. BRIQUET: Joseph Timothée, collecteur de plantes savoisien. *Bull. H. B.*, 2^{me} sér., II, p. 491-494 (1902).

TINGRY (Pierre-François). — Né à Soissons en 1743, vint s'établir à Genève en qualité de pharmacien. Il y reçut les droits de bourgeoisie le 10 septembre 1773, fut agrégé l'année suivante et devint l'associé d'Augustin Le Royer. Dès 1774, il obtint la place de démonstrateur de chimie et d'histoire naturelle à l'Académie. Sous le régime français, il devint professeur de chimie appliquée aux arts (1802), puis de chimie générale (1809). Tingry avait été en 1776 un des principaux fondateurs de la Société des arts; il fit partie plus tard de la Chambre de Santé et

entra le 25 septembre 1814 au Conseil Représentatif; il était membre de la Société des curieux de la nature de Berlin, correspondant de l'Académie royale de Turin et de la Société royale de médecine de Paris. Retiré dans sa propriété de Bellefontaine près de Cogny, il la légua à l'Académie pour assurer le traitement de ses successeurs; son cabinet d'histoire naturelle fut réuni en 1832 aux collections académiques. Il est mort à Cogny le 13 février 1821. Tingry était surtout chimiste et c'est en cette qualité qu'il a touché à la botanique dans deux de ses écrits.

Sources.

SENEBIER: *Histoire littéraire de Genève* III, p. 236-237 (1786). — *Bibliothèque universelle* (Sciences et Arts) XVI, p. 173 et XVII, p. 326. — A.-P. DE CANDOLLE: Discours sur l'état de l'instruction publique à Genève, p. 22 (1831). — R. WOLF: *Biographien zur Kulturgeschichte der Schweiz* IV, p. 258-259 (1862). — A. DE MONTET: *Dictionnaire biographique des Genevois et des Vaudois* II, p. 564-566 (1878). — L. GAUTIER: *La médecine à Genève jusqu'à la fin du XVIII^e siècle*, p. 326, 368, 373, 466 et 552 (1906).

Publications.

1. Analyse de quelques plantes de Crucifères, 74 p. in-4^o, 4 tableaux. *Mém. soc. roy. médecine Paris* V, p. 341 (1782-83).
2. Mémoire sur cette question: Déterminer par l'analyse chymique quelle est la nature des antiscorbutiques de la famille des Crucifères. *Ibid.*, ann. 1785.

TOLLOT (Jean-Baptiste). — Fils de Louis-Ami Tollot et de Fleurie Desjean, appartenait à une famille d'apothicaires qui avait géré pendant près de deux siècles une officine à Genève. Né le 19 septembre 1698, il fut agrégé le 1^{er} mai 1722, devint membre du Conseil des Deux-Cents en 1738 et mourut le 31 août 1773. — J.-B. Tollot a écrit sur la pharmacie et la botanique, sans que ses travaux aient laissé de traces dignes de mention; il a joué un rôle plus en vue, maintenant bien oublié, dans le mouvement littéraire local de son temps ¹.

Sources.

SENEBIER: *Histoire littéraire de Genève* III, p. 225 (1786). — GALIFFE: *Notices généalogiques* VII, p. 509 (1895). — L. GAUTIER: *La Médecine à Genève jusqu'à la fin du XVIII^e siècle*, p. 368, 465 et 553 (1906).

¹ Selon L. Gautier, c'est à J.-B. Tollot que s'adressait cette épigramme « innocente encore qu'anonyme »:

« Il est poète, il est apothicaire.

« Il fait des vers, il en fait faire ».

Publications.

1. Lettre aux éditeurs. Réflexions sur l'étude des plantes et sur leur usage, 21 p. in-12. *Journal Helvétique*, déc. 1741, p. 1133 et suiv.
2. Réponse à M. Divernois sur l'étude de la botanique en Suisse. *Ibidem*, mai 1742, p. 65 et suiv.
3. Lettre sur la botanique et sur quelques observations physiques faites en Suisse, 25 p. in-12. *Ibidem*, mai 1743, p. 433 et suiv.
4. Sur l'analyse des plantes, 23 p. in-12. *Ibidem*, sept. 1743, p. 213 et suiv.

TOPALI¹ (Constantin). — Né à La Haye le 14 novembre 1898, de père de nationalité grecque et de mère hollandaise, née van Schelle. Il fit ses premières études en Grèce et en Roumanie, puis au collège de Genève et entra ensuite à l'Université de cette ville où il obtint son doctorat ès sciences physiques et naturelles (botanique) en 1923. — Mort accidentellement dans le massif du Mont-Rose le 23 août 1924.

Sources.

R. CHODAT in *Bull. soc. bot. Gen.*, sér. 2, XVI, p. 21-22 et 33-35, 1 portrait (1924).

Publications.

1. [Avec R. CHODAT]. Un paradoxe algologique. *Bull. soc. bot. Gen.*, sér. 2, XIII, p. 67-74 (1921).
2. Recherches de physiologie sur les Algues. *Ibidem*, XV, p. 58-92 (1923).
Thèse.

TREMBLEY (Abraham). — Célèbre zoologiste, fils du syndic Jean Trembley et d'Anne Lullin, né à Genève le 3 septembre 1710. Fit dans sa ville natale de bonnes études et devint précepteur dans la maison du comte de Bentinck, résidant anglais à La Haye. C'est dans l'été de 1740, au cours d'une promenade avec ses élèves, qu'il aperçut l'hydre d'eau douce, jusqu'alors confondue avec les plantes aquatiques, sur laquelle il observa et expérimenta avec persévérance pendant 3 ans et dont il se fit l'historiographe attitré. Ses travaux sur les polypes le firent nommer membre de la Société royale de Londres et correspondant de l'Institut de France. Il devint plus tard gouverneur du duc de Richmond, et parcourut avec son élève l'Allemagne et l'Italie. Il revint s'établir à Genève en 1757, y remplit les fonctions de co-directeur de la Bibliothèque publique et fut membre du Conseil des Deux-Cents et de la Chambre des blés. Abr. Trembley est mort à Genève le 12 mai 1784. — A.-P. de Candolle a dit d'Abraham Trembley que « en découvrant l'animalité

¹ Notice rédigée par F. Cavillier.

du polype, il a restreint plutôt qu'étendu le champ de la botanique ». Cela est si vrai que nous ne faisons figurer Abr. Trembley ici que pour éviter les confusions avec son frère Jacques-André, et parce que A.-P. de Candolle l'a annexé au clan des botanistes en lui faisant élever un buste qui existe encore au Conservatoire botanique de Genève.

Sources.

SENEBIER: *Histoire littéraire de Genève* III, p. 179-192 (1786). — A.-P. DE CANDOLLE: *Histoire de la botanique genevoise*, p. 12 et 40 (1830). — HAAG: *La France protestante* IX, p. 415-416 (1859). — R. WOLF: *Biographien zur Kulturgeschichte der Schweiz* III, p. 270-271 (1860). — A. DE MONTET: *Dictionnaire biographique des Genevois et des Vaudois* II, p. 573-574 (1878). — GALIFFE: *Notices généalogiques* II, p. 391 (1892).

Dédicace.

Trembleya DC. *Prodr.* III, p. 125 (1828).

TREMBLEY (Jacques-André). — Né à Genève le 8 octobre 1714, fils de Jean Trembley et d'Anne Lullin, frère cadet d'Abraham, fit ses études à Genève et suivit l'enseignement de Calandrini. C'est sous sa direction qu'il rédigea les thèses que divers auteurs, depuis Haller, ont attribuées à Calandrini. L'inspiration en est si bien due à ce dernier, que G. Cramer et Ch. Bonnet ne mentionnent même pas Trembley lorsqu'ils en parlent. Dans la suite, J.-A. Trembley étudia la théologie. Cela ne l'empêcha pas de devenir en 1756 professeur de mathématiques. Heureusement pour l'enseignement des mathématiques et pour lui-même, il devint professeur de théologie en 1756. J.-A. Trembley a été recteur de l'Académie en 1757, mais il n'a produit — en dehors des thèses que Calandrini lui avait inspirées — aucun travail scientifique sérieux et n'a laissé que le souvenir d'un professorat médiocre. Il est mort à Genève le 24 avril 1763.

Sources.

A.-P. DE CANDOLLE: *Histoire de la botanique genevoise*, p. 9-11 et 40 (1830). — GALIFFE: *Notices généalogiques* t. II, p. 393 (1892). — C. BORGEAUD: *Histoire de l'Université de Genève* t. I, p. 570 (1900).

Dédicace.

Trembleya DC. *Prodr.* III, p. 125 (1828).

Publication.

Theses physicae de vegetatione et generatione plantarum quas sub praesidio J.-L. Calandrini phil. prof. publice tueri conabitur. Genevae 1734, 10 p. in-4°.

TSHCOURINA (Olga). — Russe, née à Simbirsk le 15 février 1888; a étudié les sciences à Genève de 1906 à 1909 et travaillé à l'Institut botanique de l'Université.

Source.

Documents B.P.S.G. ¹.

Publications.

1. Sur l'*Astrocladium cerastioides* Tschour. *Bull. soc. bot. Gen.*, sér. 2, I, p. 98-101, 1 fig. (1909).
2. Note sur le *Viola Jaubertiana* Marès. *Ibidem*, sér. 2, I, p. 204-207, 3 fig. (1909).

TSCHUMI (Adolphe). — Né à Genève le 7 juin 1856, fils de Jean-Jacques Tschumi et de Jeanne-Louise Lambert, d'une famille d'origine bernoise. Tschumi fit ses études à Genève, puis se rendit en Allemagne comme précepteur dans la famille du prince de Reuss. Revenu à Genève en 1879, il devint professeur de mathématiques au Collège. Il a été le principal promoteur de l'enseignement professionnel à Genève (loi de 1886) et devint doyen de l'Ecole professionnelle lors de la fondation de cette dernière. Tschumi était un alpiniste passionné et un grimpeur de premier ordre: entré en 1882 dans la section genevoise du Club Alpin Suisse, il y a joué un rôle prépondérant. Dans sa jeunesse, Tschumi a été un botaniste herborisant zélé. Il a fait partie, avec MM. Romieux, Privat, Lemaître et Penard, du petit groupe de jeunes gens qui, le 1^{er} mars 1875, fondèrent l'association devenue le 8 janvier 1877 la Société botanique de Genève. Il est l'auteur de plusieurs comptes rendus d'herborisation restés inédits. Tschumi est mort à Genève, prématurément, le 3 décembre 1894; il avait donné son herbier à l'Ecole professionnelle de Genève.

Sources.

Albert BRUN in *Echo des Alpes* XXX, p. 324-329 (1894) et XXXV, p. 37-50, avec portrait (1895). — Lettre de M^{me} M. Koller-Tschumi du 27 mars 1917. — Souvenirs personnels.

TSIKLINSKY (M^{lle} Prascovie V.). — Bactériologiste russe; a travaillé à l'Institut botanique de l'Université de Genève sous la direction du prof. R. Chodat en 1902-03 ¹.

Publications.

1. Recherches sur les microbes thermophiles. *Bull. soc. natur. Moscou*, p. 380-467, 2 pl. (1903). — Thèse de doctorat.
2. Sur la flore microbienne thermophile du canal intestinal de l'homme. *Ann. de l'Inst. Pasteur* ann. 1903, p. 217-240.

² Nous ne disposons pas de documents biographiques sur cet auteur.

TSWETT¹ (Michel). — Fils de Siméon Tswett et de Marie Dorozza, botaniste russe né à Asti (Italie) le 19 mai 1872, a fait ses études secondaires au collège Gaillard à Lausanne, puis au collège et au gymnase de Genève; il a ensuite étudié les sciences à l'Université de Genève (1891-1896), spécialement la chimie, la physique et la botanique, et a longtemps travaillé au Laboratoire de botanique générale dirigé par le professeur M. Thury, où il a préparé sa thèse (docteur ès sciences, Genève 1896). De là, M. Tswett se rendit à Varsovie où il fonctionna comme assistant (1901-1908) et privat-docent à l'Université (depuis 1902) et où il obtint le grade de docteur en botanique (1910). Nommé professeur de botanique et d'agronomie à l'Institut vétérinaire de Varsovie (1907), puis professeur de botanique et de microbiologie à l'Institut polytechnique de cette ville (1908), M. Tswett n'a cessé, depuis 1896, de produire une série importante de travaux portant principalement sur la microchimie et la microtechnique, l'anatomie et la physiologie, la physico-chimie et la biochimie végétales. Le professeur Tswett a été chassé de Varsovie par l'invasion allemande et a perdu dans cette catastrophe tout son bien et tous ses livres (1915). Il dut se réfugier à Moscou, puis à Nijni-Novgorod, où devait être transférée l'école polytechnique de Varsovie. Aux dernières nouvelles, M. Tswett était en convalescence à Vladikavkaz, après une grave maladie, et venait d'y recevoir la nouvelle de son appel à Dorpat en qualité de professeur de botanique à l'Université et de directeur du Jardin botanique (juill. 1917). Mais les événements de la guerre et de la révolution survenus peu après ont de nouveau bouleversé sa carrière. Nous n'avons pas eu de nouvelles de lui depuis cette époque. — M. Tswett a été membre de la société botanique allemande de 1902 à 1914, membre de la Société des naturalistes de St Pétersbourg et de la Société des naturalistes de Varsovie.

Publications.

1. Sur quelques cas tératologiques dans l'anatomie de *Lycium*. *Bull. H. B.*, sér. 1, II, p. 175-179 (1874).
2. Sur l'emploi des permanganates dans la microtechnique. *Arch.*, pér. 4, I, p. 481-483 (1896). — Reproduit dans: *Bull. Labor. Univ. Gen.* I, p. 13-15 (1896).
3. Description d'un idiomètre pour l'étude de la transpiration végétale. *Bull. Labor. Univ. Gen.* I, p. 210-211 (1896).
4. Etudes de physiologie cellulaire. Contributions à la connaissance des mouvements du protoplasme, des membranes plasmiques et des chloroplastes. Genève 1896, 84 p. in-8°, 1 pl., thèse de doctorat. *Arch.*, pér. 4, II. — Reproduit dans: *Bull. Labor. Univ. Gen.* I, p. 125-206, pl. IV (1896).
5. Hémoglobine et chlorophylle. *Bull. Lab. biol. St Pétersbourg* (1898). — En russe.

¹ L'auteur a employé la graphie Tsvett dans ses derniers travaux.

6. Sur une nouvelle propriété physico-chimique des albuminoïdes. *Bull. Lab. biol. St Pétersbourg* (1899).
7. Sur la membrane périplasmique. *Morot. Journ. de Bot.* XIII, p. 79-82 (1899).
8. Ueber die Verknüpfung des äusseren und des inneren Leptoms der Solanaceen durch markständige Leptombündel. *Ber. deutsch. bot. Ges.* XVII, p. (231)-(235) (1899).
9. Sur la liquéfaction réversible des albuminoïdes. *Comptes rendus Acad. sc. Paris* CXXIX, p. 551-553 (1899).
10. Sur la constitution de la matière colorante des feuilles. La chloroglobine. *Ibidem*, CXXIX, p. 607-610 (1899).
11. Das Chloroglobin. *Bot. Centralbl.* LXXXI, p. 81-87 (1900).
12. Sur la liquéfaction réversible, nouvelle propriété physico-chimique des substances albuminoïdes. *Bull. soc. chim. de Paris* XXIII, p. 309-319 (1900).
13. Sur la chloroglobine. *Trav. soc. natur. de St Pétersbourg* (1900). — En russe.
14. Chlorophyllines et métachlorophyllines. *Ibidem* (1900). — En russe.
15. Sur la constitution de la chloroglobine. (Réfutation de la critique de Monteverde). *Ibidem* (1900). — En russe.
16. Sur la chlorophylline bleue. *Comptes rendus Acad. sc. Paris* CXXXI, p. 842-844 (1900).
17. Sur la pluralité des chlorophyllines. *Ibidem*, CXXXII, p. 149-150 (1901).
18. Vorrichtung zur Beobachtung von Fluorescenz- und Opalescenzerscheinungen. *Zeitschr. f. phys. Chemie* XXXVI, p. 450-452 (1901).
19. Recherches sur la constitution physico-chimique du grain de chlorophylle. Kazan 1901, 268 p. in-8°, 1 pl. *Trav. soc. nat. Univ. Kazan* XXXV. — En russe.
20. Investigation physiologique de la chlorophylle. *Trav. soc. natur. St Pétersbourg* (1902). — En russe.
21. Notes microtechniques. *Journ. du Congrès des natur. et médecins russes* (1902). — En russe.
22. Ueber eine neue Kategorie von Adsorptionserscheinungen und ihre Anwendung in der biochemischen Analyse. *Arb. naturf. Ges. Warschau* XIV (1903).
23. Kritische Bemerkungen zu Molisch's Arbeit über die Phaeophyceen-Farbstoffe. *Bot. Zeittung* LXIII, II, p. 273-278 (1905).
24. Zur Ultramikroskopie. *Ber. deutsch. bot. Ges.* XXIV, p. 234 (1906).
25. Zur Kenntnis der Phaeophyceenfarbstoffe. *Ibidem*, XXIV, p. 235-244 (1906).
26. Physikalisch-chemische Studien über das Chlorophyll. Die Adsorptionen. *Ibidem*, XXIV, p. 316-323 (1906).
27. Adsorptionsanalyse und chromatographische Methode. Anwendung auf die Chemie des Chlorophylls. *Ibidem*, XXIV, p. 384-393, pl. xviii (1906).
28. Zur Chemie des Chlorophylls. Ueber Phylloxanthin, Phyllocyanin und die Chlorophyllane. *Biochem. Zeitschr.* V, p. 6-63 (1907).

29. Zur Geschichte der Chlorophyllforschung. (Antwort an Herrn Marchlewski). *Ber. deutsch. bot. Ges.* XXV, p. 71-74 (1907).
30. Spektralanalytische Untersuchungen über die Chlorophylline und deren nächste Säurederivate (Chlorophyllane). *Ibidem*, XXV, p. 139-150, pl. III (1907).
31. Recherches anatomiques sur les hydathodes des Lobéliacées, nouveau type de stomates aquifères. *Rev. gén. bot.* XIX, p. 305-317, pl. XIV (1907).
32. Ueber die Spektrophorie der Chlorophylline und die Energetik des Chlorophylls. *Ber. deutsch. bot. Ges.* XXV, p. 388-398 (1907).
33. Ueber die nächsten Säurederivate der Chlorophylline. *Biochem. Zeitschr.* V, p. 9 (1907).
34. Nochmals über Phylloxanthin. *Ibidem*, VI, p. 373-378 (1907).
35. Ueber die Verfärbung und die Entleerung des absterbenden Laubes. *Ber. deutsch. bot. Ges.* XXVI A, p. 88-93 (1908).
36. Ueber das Pigment des herbstlich vergilbten Laubes. *Ibidem*, XXVI A, p. 94-100 (1908).
37. Ist der Phosphor an dem Aufbau der Chlorophylline beteiligt? *Ibidem*, XXVI A, p. 214-220 (1908).
38. Ueber das Phaeophytin und die Chlorophyllane nebst Schlussbemerkungen über das Phylloxanthin. *Biochem. Zeitschr.* X, p. 404-414 (1908).
39. Ueber die Natur des sogenannten « Krystallisirten Chlorophylls ». *Ibidem*, X, p. 414 (1908).
40. Das neue System der sogenannten Chlorophyllderivate. *Ibidem*, X, p. 415-426 (1908).
41. La substance chimique verte nommée chlorophylle existe-t-elle? *Rev. gén. bot.* XX, p. 328-332 (1908).
42. Les chromophylles dans les mondes végétal et animal. Varsovie 1910, 380 p. in-8°, 5 pl. Karlassiakoff éd. — En russe; œuvre couronnée par l'Académie des sciences de St Pétersbourg.
43. Das sogenannte « Kristallisierte Chlorophyll » ein Gemisch. *Ber. deutsch. bot. Ges.* XLIII, p. 3129-3141 (1910).
44. Analyse par absorption de la chlorophylle dite « cristallisée ». *Journ. soc. physico-chim. russe*, ann. 1910. — En russe.
45. Ueber die Dualität der Chlorophyllane. *Biochem. Zeitschr.* XXXI, p. 505 (1911).
46. Sur une nouvelle matière colorante végétale, la thuyorhodine. *Comptes rendus Acad. sc. Paris* CCII, p. 788-789 (1911).
47. Ueber die Löslichkeitsverhältnisse der Chlorophylline und eine neue Methode zur Isolierung derselben. *Ber. deutsch. chem. Ges.* XLIV, p. 1124-1127 (1911).
48. Sur un nouveau réactif colorant de la callose. *Comptes rendus Acad. sc. Paris* CCIII, p. 503-505 (1911).
49. Eine Hypothese über den Mechanismus der photosynthetischen Energieübertragung. *Zeitschr. phys. Chem.* LXXVI, p. 413-419 (1911).
50. Ueber den macro- und microchemischen Nachweis des Carotins. *Ber. deutsch. bot. Ges.* XXIX, p. 631-636 (1911).

51. L'état actuel de nos connaissances sur la chimie de la chlorophylle. Conférence faite au Congrès Mendéléief à St Pétersbourg. *Journ. soc. chim. russe*, ann. 1912 (en russe) et *Rev. gén. sc. pures et appl.* XXIII, p. 141-148 (1912).
52. Ueber Reicherts Fluoreszenz-Mikroskop und einigen damit angestellten Beobachtungen über Chlorophyll und Cyanophyll. *Ber. deutsch. bot. Ges.* XXIX, p. 744-746 (1911, paru en 1912).
53. L'état actuel de nos connaissances sur la chimie de la chlorophylle. *Rev. gén. sc. pures et appl.* XXIII, p. 141-148 (1912). — Conférence faite au Congrès Mendéléief à St Pétersbourg.
54. Beiträge zur Kenntniss der Anthocyan. Ueber künstliches Anthocyan. *Biochem. Zeitschr.* LVIII, p. 225-235 (1913).
55. Sur l'anthocyane artificielle. *Bull. acad. sc. St Pétersbourg* (ann. 1914, p. 115-124). — En russe.
56. Zur Kenntnis des « vegetabilischen Chamäleons ». *Ber. deutsch. bot. Ges.* XXXII, p. 61-68 (1914).

TURRE (Gamaliel de). — Botaniste bernois qui a accompagné J.-S. Strobelberger (voy. ce nom) dans ses herborisations aux environs de Genève au commencement du XVII^{me} siècle. On ne sait rien de précis sur ce personnage, qu'il ne faut pas confondre avec son contemporain Georges de Turre, directeur du Jardin botanique de Padoue.

Source.

Alb. DE HALLER: *Historia Stirpium Helvetiae* I, p. XIV (1768), avec renvoi à Strobelberger.

VAUCHER (Henry). — Né à Genève le 6 juin 1856, fils de Jean-Louis Vaucher et d'Antoinette Tournier, appartenant tous deux à des familles neuchâteloises originaires du midi de la France et immigrées en Suisse lors de la révocation de l'Édit de Nantes. Henry Vaucher fit ses premières études à Genève et devait se vouer au commerce, mais il partit en 1879 pour le Maroc et se fixa à Tanger. Emporté par son goût pour l'histoire naturelle, il se mit dès son arrivée, après un court stage chez Olcèse, à chasser et à préparer pour son propre compte. Très doué pour l'étude des langues, il mania bientôt l'espagnol et l'arabe avec une grande aisance. La connaissance approfondie de l'arabe lui permit de parcourir le Maroc et de pénétrer, tel un musulman, au cœur de l'Atlas en maint endroit où aucun « roudi » n'a jamais pénétré. Il s'était fait l'ami intime de nombre de cheiks influents, notamment celui du Glaoui qui lui facilita l'accès des hautes montagnes, jusqu'au pied du Djebel Siroua, le Mont-Blanc de l'Atlas marocain. Les sciences naturelles lui sont redevables de la découverte de nombreuses espèces nouvelles. Quoique l'étude des